

GUÐMUNDUR HALFDANARSON

PROFESSEUR

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE, UNIVERSITÉ D'ISLANDE

ghalfd@hi.is

GUÐMUNDUR JONSSON

PROFESSEUR

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE, UNIVERSITÉ D'ISLANDE

gudmjons@hi.is

Introduction

L'objectif de ce numéro spécial de la *Revue d'Histoire Nordique* est de proposer, pour la première fois, aux lecteurs non islandais une évaluation générale de l'historiographie moderne islandaise. Les neuf essais rassemblés ici font le bilan de la recherche historique en Islande, en se concentrant sur le développement de l'histoire comme domaine académique, ses fondements théoriques et méthodologiques, ses thèmes et problèmes dans différents sous-domaines, et montrent comment ils se rapportent à l'évolution de la discipline et de la société en général. Le contexte international de l'écriture historique en Islande occupe une place importante dans la plupart des essais, ce qui est un signe clair de l'internationalisation de la discipline au cours des dernières décennies.

Les auteurs sont des historiens qui représentent des sous-disciplines très diverses – mais pas toutes – depuis l'histoire médiévale jusqu'à l'histoire du genre et de la nouvelle histoire culturelle. Ils explorent et expliquent les différents aspects de l'évolution de la diversité historiographique dans leurs domaines de spécialisation et procèdent à une évaluation des principales caractéristiques de l'historiographie dans leurs domaines respectifs. L'accent est mis dans la plupart des essais sur les développements récents, principalement ceux des trente ou quarante dernières années. Ceci reflète en partie le fait que certains des domaines, tels que la micro-histoire et l'histoire des femmes et du genre, sont d'origine récente dans le contexte islandais. Cet accent mis sur le développement récent est dû aussi en partie à ce que les auteurs ont pris comme point de départ un numéro spécial de la principale revue d'histoire islandaise, *Saga*, publié en 2000, dans lequel une évaluation approfondie de l'historiographie moderne islandaise a été présentée. Mis à part le numéro spécial de

Saga, il n'existe qu'une étude générale de l'historiographie islandaise, un petit livre en islandais du professeur Ingi Sigurðsson, *Íslenzk sagnfræði* (*Histoire de l'Islande*, 1986), qui décrit le développement de l'histoire universitaire entre 1850 et 1950¹. Ces deux publications sont cependant écrites en islandais, et donc inaccessible aux lecteurs non islandais.

Les voies et les modèles de l'historiographie islandaise

L'écriture historique est presque aussi ancienne que la société islandaise elle-même et constitue une partie importante d'une culture littéraire riche et originale qui a prospéré entre le XII^e et le XV^e siècle. Au début déjà du XII^e siècle, et 200 ans seulement environ après que l'Islande eut été établie, des érudits ont produit des œuvres telles que *Íslendingabók* (*Le Livre des Islandais*) et *Landnámabók* (*Le Livre des Colonies*), qui ont jeté les bases d'une historiographie exceptionnellement riche et variée. *Íslendingabók*, écrite par le prêtre Ari Þorgilsson le Sage dans les années 1120, est la première histoire générale du pays. Elle raconte l'histoire des premiers colons, la transcription de la loi et l'établissement d'une assemblée pour l'ensemble du pays (*Alþingi*), ainsi que l'adoption du christianisme et la nomination des premiers évêques. *Landnámabók* décrit en détail la colonisation de l'Islande au cours des IX^e et X^e siècles, énumère les colons et leurs familles, ainsi que des événements importants jusqu'au XII^e siècle.

D'autres histoires devaient suivre. Le vieux mot norrois « saga » a été utilisé dans un grand nombre de récits et signifie « ce qui est ou qui a été dit en prose », et peut donc se référer aux comptes oraux ou écrits, ne faisant aucune distinction entre les faits et la fiction². Parmi les œuvres qui tombent dans la catégorie des *historia*, on trouve les sagas des rois, et plus précisément les histoires des rois norvégiens, *Kristni saga* (*Le Livre du Christianisme*), *Sturlunga saga*, une compilation des sagas

¹ Un certain nombre d'études historiographiques ont été publiées en islandais et dans d'autres langues, notamment sur l'écriture historique à l'époque des Lumières (Ingi Sigurðsson, *Íslenzk sagnfræði frá miðri 19. öld til miðrar 20. aldar*. Reykjavík, Sagnfræðistofnun Háskóla Íslands, 1986) ; sur les développements historiographiques dans les années 1990 (Loftur Guttormsson, « Nogle træk af historieforskningen i Island 1990–1996 », *Historisk Tidsskrift for Finland* 83, n°3, 1998, pp. 84–95 ; sur l'histoire sociale (Loftur Guttormsson, « The Breakthrough of Social History in Icelandic Historiography », in Frank Meyer and Jan Eivind Myhre (dir.), *Nordic Historiography in the Twentieth Century*, Oslo, University of Oslo, 2000, pp. 265–79) ; et sur l'histoire économique (Guðmundur Jónsson, « Icelandic Economic History : A Historiographical Survey of the Last Century », *Scandinavian Economic History Review* 50, n°3, 2002, pp. 44–56). Sous l'influence du courant postmoderniste, une collection d'essais, *Frá endurskoðun til upplausnar*, offre une réévaluation de des tendances historiographiques actuelles en Islande.

² Sverrir Tómasson, « Old Icelandic Prose », in Daisy Newman (éd.), *A History of Icelandic Literature*, Lincoln, NE, University of Nebraska Press, 2006, pp. 64–173.

contemporaines décrivant principalement les querelles du XIII^e siècle en Islande, et les biographies des leaders laïques et ecclésiastiques. Leur importance et leur attrait durable dans l'historiographie européenne ne découlent pas seulement de leur riche représentation des individus et des événements de l'Islande médiévale, mais aussi de leur contribution à l'histoire des pays des régions de l'Atlantique Nord. *Heimskringla* de Snorri Sturluson (L'Orbe du Monde) qui raconte l'histoire des rois norvégiens en est un cas exemplaire.

L'historiographie islandaise ne s'est pas développée de manière isolée malgré la distance géographique entre l'Islande et les autres pays européens. Elle a été façonnée par la culture littéraire chrétienne grâce au fait notamment que de nombreux savants ont été formés à l'étranger. Il est également important de souligner pour le développement de l'historiographie que, jusqu'à la fin du Moyen Âge, l'Islande appartenait à une région de langue commune couvrant la Scandinavie et, dans une certaine mesure, le nord de l'Écosse, les îles écossaises et le Groenland³. À la fin du XIII^e siècle, l'Islande passa sous la domination des rois norvégiens, puis sous celle du royaume du Danemark un siècle plus tard, et ne conquiert sa pleine indépendance qu'en 1944. Durant plus de cinq siècles, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, Copenhague demeura un important centre culturel pour les Islandais et le lieu principal des études académiques, à l'université de Copenhague, pour ceux qui disposaient du statut social et des moyens nécessaires.

Après une longue période de déclin, l'écriture historique fut progressivement relancée avec l'essor de l'humanisme au début du XVII^e siècle. Le travail le plus connu de ce siècle est l'ouvrage en latin d'Arngrímur Jónsson, *Crymogæa* (en grec, Islande) publié à Hambourg en 1609 à destination d'un public international. Arngrímur Jónsson fut le premier « à transformer les récits des sagas des XIII^e et XIV^e siècles en histoire proprement dite, telle que comprise par les historiographes au début des temps modernes⁴ ». Dans ce livre, Jónsson cherche à donner un compte rendu cohérent de l'histoire islandaise depuis la période de la colonisation jusqu'à son époque, en regardant le passé, en particulier celui de la Communauté islandaise, comme un âge d'or perdu⁵. Sous l'influence de l'humanisme, l'intérêt pour l'histoire médiévale nordique s'accrut et mena à la publication d'ouvrages littéraires en vieil islandais. Les Islandais étaient dans une position unique pour étudier et publier ces

³ Ingi Sigurðsson, *Íslenskt sagnfræði*, *op. cit.*, pp. 149–50 ; Ingi Sigurðsson, « Þróun íslenskrar sagnfræði frá miðöldum til samtímans », *Saga*, n°38, 2000, p. 12.

⁴ Gottskálf Jónsson, « The Latin of the North: Arngrímur Jónsson's *Crymogæa* (1609) and the Discovery of Icelandic as a Classical Language », *Renaissanceforum*, n° 5, 2008, p. 2.

⁵ Margrét Eggertsdóttir, « From Reformation to Enlightenment », in Daisy Newman (éd.), *op. cit.*, pp. 174–250 (citation p. 190).

sources, dans la mesure où ils étaient encore capables de lire des textes médiévaux. Un groupe important d'étudiants islandais à Copenhague fut embauché pour travailler sur ces sources et les préparer en vue d'être éditées⁶. Jusqu'au XX^e siècle, les études médiévales nordiques, avec un accent particulier porté sur la philologie, furent la principale préoccupation des historiens islandais.

Le Siècle des Lumières apporta un regain d'intérêt pour l'écriture de l'histoire au sein de la petite élite des fonctionnaires et des savants en Islande. Souvent critique de la vigoureuse tradition littéraire dominant parmi les gens ordinaires, y compris la poésie épique appelé *rimur* (rimes), diverses histoires jugées immorales et même beaucoup de sagas médiévales, l'Église et les savants considèrent comme leur devoir de doter la nation de lectures plus constructives. Les travaux de l'évêque Finnur Jónsson sur l'histoire de l'Église islandaise, de son fils, l'évêque Hannes Finnsson, sur l'histoire de la population et des famines, de Jón Espolin sur l'histoire de l'Église et de l'Islande, et de Magnús Stephensen sur l'histoire du XVIII^e siècle et du droit, ont été les plus importantes contributions à l'historiographie de la fin du XVIII^e et début du XIX^e siècle⁷.

Un changement notable se produisit dans l'historiographie au cours du XIX^e siècle parallèlement à l'essor des sentiments nationalistes dans la communauté des étudiants et des intellectuels islandais à Copenhague. De ce fait, l'histoire joua un rôle crucial dans la construction de l'identité nationale et la formulation des revendications islandaises dans les luttes politiques qui opposèrent les Islandais aux autorités danoises. Dans les années 1850 et 1860, par exemple, la preuve historique fut astucieusement utilisée par le leader du mouvement nationaliste, Jón Sigurðsson, pour soutenir ses arguments en faveur d'une autonomie accrue de l'Islande, en plus de ses réclamations financières contre le Danemark pour leur soi-disant mauvaise gestion passée de l'île. Tandis que ses interprétations historiques ont généralement été rejetées d'emblée par les Danois, elles ont été universellement acceptées en Islande et ont servi de revendication fondamentale dans la lutte des Islandais pour l'indépendance.

L'histoire a servi d'autres fins dans la politique identitaire islandaise à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Elle a d'abord permis de replacer l'Islande dans le cadre de l'Europe « civilisée », en soulignant les apports culturels des Islandais du Moyen Âge au développement de la culture européenne et par suite, à l'« européanité » de leurs descendants modernes. Comme l'avait fait auparavant Arngrímur Jónsson, il s'agissait en partie de répondre aux commentaires fréquents

⁶ Aðalgeir Kristjánsson, *Nú heilsar þér á Hafnarslóð. Ævir og örlög í höfnuborg Íslands 1800–1850*, Reykjavík, Nýja bókafélagið, 1999.

⁷ Ingi Sigurðsson, *Íslenskt sagnfræði... op. cit.*

effectués par les auteurs étrangers qui évoquaient une prétendue incivilité des Islandais. L'histoire joua également un rôle déterminant dans la définition de la nation islandaise comme à la fois distincte et reliée aux autres pays scandinaves. Ces deux fonctions étaient étroitement imbriquées dans ce qu'on a pu appeler le « récit national islandais » qui relatait l'histoire continue de la nation depuis ses débuts, à l'époque de l'« âge d'or » médiéval, jusqu'à nos jours.

Si l'on devait distinguer un inventeur particulier de ce récit national, ce serait Jón Jónsson Adils, le premier professeur d'histoire attaché à l'université d'Islande. Dans une série de conférences publiques prononcées à Reykjavík au cours des premières années du XX^e siècle, cet auteur a mis en lumière à la fois les glorieux premiers siècles de l'histoire de l'Islande – publiée sous le titre *Gullöld Íslendinga* ou Âge d'or de l'Islande, en 1906 –, et retracé l'histoire de l'Islande à partir de cet âge d'or jusqu'à son époque dans un ouvrage publié en 1903 – *Íslenskt þjóðerni* ou Nationalité islandaise. Le message de ce récit historique était clair : il existait un lien direct entre le niveau national d'autodétermination et son bien-être ; ce que la nation avait été jadis pouvait donc à nouveau renaître à condition que celle-ci fit le nécessaire pour recouvrer son ancienne liberté. Ce point de vue sur l'histoire de l'Islande acquit dans la société islandaise le statut d'une opinion générale au début du XX^e siècle. Il se répandit par le biais des premiers ouvrages historiques, dont les influents livres de Jónas Jónsson sur l'histoire islandaise publiés en 1915-1916 et utilisés dans les écoles primaires islandaises jusqu'aux années 1960, ainsi que lors des innombrables déclarations publiques et festivals, dans les œuvres littéraires, etc. En ce sens, l'histoire a joué un rôle important dans la formulation de l'identité nationale islandaise et de l'agenda politique en Islande au fur et à mesure que le pays se modernisait, faisant des historiens, pour reprendre l'expression de Pierre Nora, des êtres « moitié-prêtres, moitié-soldats » de l'État-nation naissant⁸.

Même si le nationalisme politique propagea une grande partie de ce qui avait été écrit sur l'histoire islandaise au cours du long XIX^e siècle et des premières décennies du siècle suivant, ce serait une simplification excessive de tenir tous les écrits historiques publiés en Islande durant cette période pour de la propagande nationaliste. Le pionnier du nationalisme politique islandais, Jón Sigurðsson, était aussi par exemple un éditeur méticuleux et actif des sources historiques. Parmi les publications qu'il lança se trouvent deux séries de documents historiques en plusieurs volumes, *Diplomatarium islandicum* (16 vol., 1857-1972), *Lovsamling for Island* (21 vol., 1853-1889) et une série de statistiques économiques, *Skýrslur um landsbagi á Íslandi* (5 vol., 1858-1875), qui sont encore aujourd'hui d'une grande utilité pour les historiens.

⁸ Pierre Nora, « Entre Mémoire et Histoire: La problématique des lieux », in Pierre Nora (éd.), *Les Lieux de mémoire. Volume I*, Paris, Gallimard “Quarto”, 1997, p. 27.

Pendant longtemps, la *Société littéraire islandaise* (Hið íslenska bókmenntafélag) fondée à Copenhague en 1816 publia la plupart de ces séries historiques, mais les activités de publication se déplacèrent progressivement vers l'Islande. En 1902, la *Société Historique Islandaise* (Sögufélag) fut fondée en Reykjavík avec pour mission spécifique celle d'éditer les sources historiques. Elle lança une nouvelle revue en 1918, *Blanda* (Mélanges), qui publia divers éléments documentaires de manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale d'Islande, de courtes biographies, de la généalogie, etc.

Après la Seconde Guerre mondiale et la fondation de la République en 1944, la plupart des incitations politiques de l'historiographie nationaliste disparurent. Cela ne mena pas à un changement de paradigme immédiat dans l'écriture de l'histoire islandaise dans la mesure où les hypothèses liées aux récits nationaux islandais étaient toujours incontestées. Dans les années 1960 et 1970, une critique croissante de la métanarration traditionnelle se fit jour cependant. Inspirés par le radicalisme du temps, un nombre croissant d'historiens remirent en question le paradigme nationaliste qui dépeignait la société paysanne préindustrielle comme égalitaire et ses dirigeants politiques comme progressistes. Une nouvelle compréhension apparut alors selon laquelle les inégalités, les divisions et l'exploitation de classe étaient considérées comme des caractéristiques prédominantes de la société préindustrielle. On soulignait de même que les traits conservateurs de la politique islandaise lors de la lutte pour l'indépendance se manifestèrent le plus fortement dans la législation sociale rigoureuse et d'autres restrictions touchant aux libertés individuelles. De toute évidence, les historiens islandais étaient de plus en plus influencés par les courants internationaux, en particulier le matérialisme et « l'histoire d'en bas », qui s'imposèrent dans diverses études sur les conditions de vie des groupes et des classes sociales. La plupart des jeunes historiens qui poursuivirent leurs études de doctorat allèrent passer leur diplôme à l'étranger, en Europe et aux États-Unis. Ils rapportèrent inévitablement de nouveaux courants méthodologiques qu'ils incorporèrent à l'historiographie islandaise. Dans les années 1970 et 1980, l'histoire économique et la « nouvelle histoire sociale » jouissaient d'une popularité considérable, en particulier l'histoire démographique, mais depuis le début des années 1990, l'histoire islandaise est devenue plus diversifiée avec l'essor de domaines tels que la micro-histoire et la « nouvelle » histoire culturelle.

Professionnalisation et infrastructure des études historiques

L'étude de l'histoire de l'Islande a toujours été délimitée par le petit nombre d'universitaires et la faible spécialisation de la profession d'historien. Néanmoins, si la position de l'histoire académique est une chose, la réputation de l'histoire dans la culture nationale en est une autre. L'histoire a en effet longtemps exercé une forte

attirance sur le grand public, et son influence est allée bien au-delà des frontières du monde universitaire. En fait, pendant la plus grande partie du XX^e siècle, l'écriture de l'histoire fut surtout le fait de personnes extérieures au monde académique de l'histoire, à savoir des universitaires d'autres disciplines et des historiens amateurs friands d'histoire locale, de généalogie et de biographie.

L'histoire universitaire, comme champ distinct d'étude, est d'origine relativement récente et a surtout été limitée à l'université d'Islande, la seule université du pays avec un programme d'études complet en histoire. Durant la plus grande partie du XX^e siècle, le sujet faisait partie d'un programme en études islandaises (*Íslenske fræði*) à l'université d'Islande, ainsi que la langue et la littérature islandaise. C'était l'un des quatre programmes d'études originaux offerts à l'université (les autres étaient la théologie, la médecine et le droit), fondée en 1911. Pour l'obtention d'une maîtrise en études islandaises, les élèves étaient examinés dans trois matières : la langue islandaise, l'histoire culturelle et littéraire islandaise et l'histoire de l'Islande. À l'origine, seul le degré de master en recherche était proposé, mais en 1934 on ajouta un degré spécifique pour les enseignants du secondaire. Dans les années 1940 et 1950, les programmes d'études à l'université se diversifièrent lentement. Ainsi, en 1951, l'histoire de l'Islande et l'histoire mondiale étaient offertes comme sujets d'étude pour l'obtention du baccalauréat, qui était spécialement conçu pour les enseignants des écoles élémentaires. Ce n'est qu'en 1965 que l'histoire devint une matière totalement indépendante au sein de la faculté des sciences humaines, offrant aux étudiants un diplôme de baccalauréat en histoire en plus d'une ou deux matières mineures. Le programme du master fut réorganisé à la même époque avec un programme spécial de master en histoire sur deux ans – appelé *cand. mag.* jusqu'en 1990, puis MA en conformité avec les normes internationales. Depuis la fondation de l'université, toutes ses facultés pouvaient délivrer des diplômes de doctorat, mais les programmes de doctorat spéciaux — dont celui du département d'histoire — n'ont été introduits qu'au début des années 1990⁹. Depuis sa fondation en 1971, l'Institut d'histoire de l'université d'Islande a joué un rôle de premier plan en tant qu'institut de recherche dans la promotion des études et des publications historiques par le personnel académique et d'autres chercheurs.

L'intégration de l'histoire dans l'étude de la culture littéraire islandaise en général a eu des conséquences importantes pour le développement de la discipline et contribué à définir les sujets de recherche et la méthodologie des historiens. De façon générale, les historiens universitaires de la tradition philologique ont travaillé sous le charme du paradigme nationaliste en se concentrant sur l'histoire culturelle,

⁹ Guðmundur Hálfðanarson, Sigríður Matthíasdóttir et Magnús Guðmundsson, *Aldarsaga Háskóla Íslands. 1911–2011*, in éd. Gunnar Karlsson. Reykjavík, Háskólaútgáfan, 2011.

politique et juridique de l'époque médiévale et moderne, en particulier l'essor et la chute de la « Communauté » vieille islandaise. Ainsi, les cinq professeurs d'histoire permanents en poste à l'université durant la période 1911-1951 étaient des spécialistes d'histoire médiévale et moderne. Il n'y avait, par conséquent, que très peu d'enseignement et de recherche sur les XIX^e et XX^e siècles, comme le démontre le fait qu'aucune étude sur l'histoire du XIX^e siècle islandais ne fut publiée avant les années 1950. De même, il fallut attendre 2002 pour qu'un travail comparable sur le XX^e siècle vît le jour.

L'histoire a attiré un nombre toujours croissant d'étudiants à partir des années 1970 pour atteindre le nombre de 220 à 300 au cours des dernières décennies. Les étudiantes ont toujours été minoritaires dans le département de l'histoire, mais leur nombre a connu une croissance rapide depuis quelques décennies pour représenter aujourd'hui environ 40 % des effectifs. Une augmentation concomitante du nombre des enseignants a eu lieu, qui est passé de 4 à 12 entre 1970 et 2015, sans compter les enseignants à temps partiel. D'autres postes d'histoire ont également été créés à l'université de l'Éducation d'Islande – qui a fusionné avec l'université d'Islande en 2008 – et plus tard à l'université de Akureyri, dans le Nord de l'île.

Le thème et la structure de ce numéro spécial

Les neuf essais de ce numéro spécial diffèrent grandement dans leur contenu, leur approche et leur style, et reflètent les divers intérêts et antécédents des contributeurs. Nous pouvons, cependant, discerner des points communs qui mettent en évidence quelques-unes des principales caractéristiques de l'historiographie islandaise moderne. Le premier est l'influence considérable du nationalisme sur les conceptions à la fois académiques et populaires de l'histoire de la seconde moitié du XIX^e siècle et des premières décennies du siècle suivant. L'histoire est devenue un puissant outil dans les mains des dirigeants du mouvement nationaliste naissant, comme décrit ci-dessus, dans la construction d'une nouvelle interprétation du passé de l'Islande, ceci afin de légitimer et soutenir leurs aspirations à une plus grande autonomie politique. Dans cette nouvelle interprétation, l'histoire d'une nation qui a perdu sa liberté au profit de puissances étrangères et subi du même coup déclin et dégradation a constitué un thème central. Ce point de vue a eu un effet durable sur l'historiographie qui n'a commencé à s'apaiser que dans les années 1970 et 1980 quand une reconstruction plus critique du passé est apparue sous l'influence du radicalisme et de « l'histoire d'en bas. » La tradition philologique, qui avait dominé l'écriture de l'histoire, céda peu à peu la place à une approche orientée davantage vers les sciences sociales et suscita un intérêt accru pour l'époque moderne avec des études portant sur le processus de modernisation, l'urbanisation, la structure sociale

et le développement économique. À nouveau au cours des deux dernières décennies, et très en phase avec les tendances internationales, un net changement est apparu vis-à-vis de l'histoire des sciences sociales pour se rapprocher d'une histoire plus nettement culturelle, « d'explication au sens, des causes à la compréhension », comme l'a écrit David Cannadine¹⁰.

Un autre trait important a été la professionnalisation et la spécialisation au sein de la communauté des historiens dans le dernier demi-siècle. Comme les essais le démontrent clairement, il y eut une prolifération des sous-disciplines, et le contenu aussi bien que les méthodes liées aux études historiques se sont considérablement étendus, même si la recherche historique en Islande a continué d'être principalement axée sur l'histoire de l'Islande.

Les essais de ce numéro peuvent se diviser en deux catégories : les deux premiers articles analysent l'écriture historique au cours de deux périodes particulières de l'histoire islandaise, le Moyen Âge et l'époque moderne, tandis que les sept autres essais étudient l'évolution des sous-disciplines individuelles. Le premier essai, écrit par Sverrir Jakobsson, retrace l'évolution de l'historiographie consacrée à l'Islande médiévale, généralement définie comme la période allant du début de la colonisation à la Réforme luthérienne au milieu du XVII^e siècle (environ 870 à 1550). Il voit le nationalisme comme la tendance dominante de l'historiographie depuis les années 1840 jusqu'au milieu du XX^e siècle, quand d'autres modes d'interprétation sont devenus plus importants. Après la Seconde Guerre mondiale, les principaux « systèmes d'interprétation » étaient le modèle fonctionnaliste et l'école matérialiste, alors que durant les trois dernières décennies, trois tendances ont joué un rôle important : l'historiographie critique et la réinterprétation des textes fondamentaux, l'approche de l'anthropologie sociale qui utilise les sagas comme matériel de source, et l'intérêt croissant pour les textes, jusqu'ici négligés en tant que sources, relatifs aux valeurs et aux attitudes dans l'esprit de la « nouvelle histoire culturelle ».

Anna Agnarsdóttir et Hrefna Róbertsdóttir analysent les tendances historiographiques concernant l'époque moderne en donnant plus d'importance à la recherche menée depuis les années 1980. Elles soulignent que l'intérêt académique pour cette période est resté limité jusqu'au dernier quart du XX^e siècle et l'apparition d'un certain nombre de travaux importants. Au cours du siècle présent, cet intérêt n'a pas diminué en partie à cause d'un meilleur accès aux sources primaires. Après avoir longtemps prospéré, l'histoire politique, économique et sociale semble

¹⁰ David Cannadine, « Preface », in David Cannadine (éd.), *What is History Now?*, Basingstoke, Palgrave/Macmillan, 2002, p. xi.

aujourd'hui céder le pas à l'histoire culturelle. Les auteurs discernent une tendance à réviser la vision traditionnelle de la période, qui n'est plus considérée comme une période sombre et affligeante sous la tyrannie danoise, mais comme un âge de dépendance d'une île sans doute négligée par le gouvernement royal à l'origine, mais qui a été consciemment développée au sein de l'Empire danois.

Ólöf Gardarsdóttir décrit l'émergence de l'histoire sociale dans l'historiographie islandaise des années 1970 et 1980. Sous l'influence de l'École des Annales française et du Groupe de Cambridge, les historiens islandais ont commencé à explorer le riche matériel des archives démographiques islandaises pour en tirer des informations sur la dynamique des changements de population dans le passé, l'évolution des structures familiales, l'histoire de l'enfance et les changements dans les pratiques de socialisation et l'éducation. L'accent croissant mis sur l'histoire sociale a ouvert une période de révision profonde de l'histoire islandaise et un point de vue plus critique sur le récit national qui avait dominé l'écriture de l'histoire islandaise durant une grande partie du XX^e siècle.

Dans son essai sur l'histoire économique, Sveinn Agnarsson montre comment la campagne pour l'autonomie a stimulé l'intérêt pour l'histoire économique dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Des sujets tels que les problèmes et les possibilités de développement dans l'agriculture et le commerce extérieur ont été étudiés sous l'influence de la vision nationaliste de l'histoire. Agnarsson fait valoir que les années 1970 et 1980 ont été des moments de grands changements au fur et à mesure que l'histoire économique gagna en popularité et devint un domaine plus spécialisé avec ses propres outils et techniques. L'interprétation nationaliste de l'histoire a été soumise à un examen critique, et un débat animé s'est ensuivi sur les forces qui avaient tenu l'économie agricole en échec. Selon l'argumentation des « révisionnistes », les propriétaires fonciers et le cadre institutionnel, y compris les restrictions sur la mobilité de la main-d'œuvre et la servitude du travail, auraient empêché le développement de l'économie moderne. L'auteur évoque les thèmes et la méthodologie des principaux domaines de recherche, y compris l'agriculture, la pêche, le commerce, la croissance et la modernisation économique, et la politique économique.

Dans un essai sur l'histoire politique, Ragnheiður Kristjánsdóttir propose une évaluation de grands thèmes tels que l'émergence d'un appareil d'État moderne en Islande et l'émergence de la politique moderne. Elle souligne le fait que le développement de la politique démocratique moderne fut étroitement lié à celui d'un nouvel État-nation, et insiste sur l'unité culturelle et l'importance historique de la nation islandaise. Kristjánsdóttir étudie la politique de l'indépendance, un thème central dans l'historiographie moderne, mais elle accorde aussi une attention

particulière à l'écriture de l'histoire sur le système démocratique, les mouvements sociaux, les partis politiques et le langage politique. Dans tous ces cas, on peut tracer une tendance historiographique à partir de modèles politiques et économiques explicatifs vers des modèles sociaux, linguistiques et culturels. L'histoire de la politique des partis du XX^e siècle constitue une exception, parce que toujours prise au piège du cadre narratif de la guerre froide.

Sigurður Gylfi Magnússon étudie l'écriture historique dans le cadre de la micro-histoire, la plus récente – et dynamique – sous-discipline de l'historiographie islandaise. Soulignant les liens étroits entre la montée de la micro-histoire et la riche culture des copistes dans le pays, Magnússon accorde une grande attention aux vastes sources à la portée du chercheur, notamment des sources primaires que l'on peut appeler « ego-documents ». Magnússon a joué lui-même un rôle-clé dans le développement d'une variante particulière de la micro-histoire, que l'auteur décrit comme une « singularisation de l'histoire » dans son approche méthodologique. L'article développe les idées et la méthodologie de l'« école islandaise de micro-histoire », et discute de son potentiel ainsi que de sa place dans le contexte international.

Davíð Ólafsson et Ólafur Rastrick soulignent le caractère interdisciplinaire de l'histoire culturelle et tentent de donner un sens aux pratiques et aux domaines prioritaires dans un domaine si varié. La démarcation se réfère tant à ce qui a été délimité internationalement comme histoire culturelle universitaire qu'à ce qu'ils considèrent comme des domaines de l'histoire culturelle importants pour le développement de l'historiographie islandaise en général. Ils se concentrent sur quatre domaines thématiques de la recherche historique qu'ils considèrent comme centraux dans l'histoire culturelle : la culture populaire et l'ethnologie ; l'alphabétisation et la culture du livre ; l'identité, la nationalité et la mémoire ; et enfin la régulation morale et les émotions.

Erla Hulda Halldórsdóttir explore l'émergence de l'histoire des femmes et du genre en Islande depuis le début des années 1970, et la manière dont cela a affecté l'écriture de l'histoire islandaise, ainsi que sa représentation dans l'historiographie en général. Elle souligne que l'historiographie islandaise est différente de « l'historiographie européenne dominante canonisée », qui suppose un processus cohérent de l'histoire des femmes à l'histoire du genre. Au contraire, la recherche et l'écriture islandaises se caractérisent par des lacunes et des ruptures – des sauts au lieu d'un flux constant de recherche, des débats, une nouvelle théorisation et de nouvelles perspectives. Il est donc nécessaire de prendre en compte les différences nationales et culturelles, lors de l'évaluation de l'historiographie nationale spécialisée.

Dans un essai sur l'histoire des relations extérieures de l'Islande dans la seconde moitié du XX^e siècle, Guðni Th. Jóhannesson fait valoir que ce sujet comme les études le concernant se sont développés depuis le temps de l'isolement jusqu'à l'internationalisation du contexte. Jóhannesson se concentre sur les cinq domaines de recherche suivants : la Seconde Guerre mondiale, la Guerre froide, les conflits de pêche de l'Islande ou « guerres de la morue », l'intégration européenne et l'effondrement économique de l'Islande en 2008. En outre, il examine les effets que le faible nombre d'universitaires islandais a eu sur la recherche historique, sur l'exploitation politique de l'histoire internationale du pays et sur les défis auxquels sont confrontés les observateurs étrangers qui veulent étudier ce sujet.

Traduction : Jean-François Berdah

GUÐMUNDUR HÁLFÐANARSON

PROFESSOR

DEPARTMENT OF HISTORY, UNIVERSITY OF ICELAND

ghalfd@hi.is

GUÐMUNDUR JONSSON

PROFESSOR

DEPARTMENT OF HISTORY, UNIVERSITY OF ICELAND

gudmjons@hi.is

Introduction

The purpose of this special issue of *Revue d'Histoire Nordique* is to offer, for the first time, a broad assessment of modern Icelandic historiography to non-Icelandic readers. The nine essays collected here take stock of historical scholarship in Iceland, focusing on the development of history as an academic field, its theoretical and methodological dispositions, subjects and problems in different subfields, and how they relate to developments both within the discipline and in society in general. The international context of Icelandic historical writing features prominently in many of the essays, a clear sign of the internationalisation of the discipline in recent decades.

The authors are historians representing various, although not all, sub-disciplines, ranging from medieval history to gender history and the new cultural history. They explore and explain different aspects of the diverse developments in their areas of specialisation and offer an evaluation of the main features of historiography in their respective fields. The emphasis in many of the essays is on recent developments, primarily the last 30-40 years or so. This partly reflects the fact that some of the fields, such as microhistory and women's and gender history, are of recent origins in the Icelandic context. This focus on recent development is also partly because the authors take as a point of departure a special issue in the leading history journal in Iceland, *Saga*, published in 2000, in which a wide-ranging evaluation of modern Icelandic historiography was presented. Apart from the *Saga* special issue, there is only one general survey of Icelandic historiography, a short

book in Icelandic by Professor Ingi Sigurðsson, *Íslenskt sagnfræði* (Icelandic history, 1986), which outlines the development of academic history between 1850 and 1950.¹ Both of these surveys are written in Icelandic, and therefore inaccessible to the non-Icelandic readership.

Paths and patterns of Icelandic historiography

Historical writing is almost as old as Icelandic society itself, forming an important part of a rich and distinctive literary culture that flourished from the twelfth to the fifteenth centuries. Already in the early twelfth century, and only around 200 years after Iceland was settled, learned men produced works like *Íslendingabók* (The Book of Icelanders) and *Landnámabók* (The Book of Settlements), which laid the foundation of an exceptionally rich and varied historiography. *Íslendingabók*, written by the priest Ari Þorgilsson ‘the Wise’ in the 1120s, is the first general history of the country. It tells the story of the first settlers, the recording of the law and the establishment of an assembly for the whole country (Alþingi), and the adoption of Christianity and the first bishops. *Landnámabók* describes in detail the settlement of Iceland in the ninth and tenth centuries, counting the settlers and their families as well as important events into the twelfth century.

Other histories were to follow. The Old Norse word *saga* was used for a variety of storytelling, meaning ‘that which is or has been told in prose’, and hence could refer to oral or written accounts, and no distinction was made between fact and fiction.² Of the works which fall into the category of *historia* are the kings’ sagas (that is, histories of Norwegian kings), *Kristni saga* (The Book of Christianity), *Sturlunga saga* (a compilation of contemporary sagas primarily describing thirteenth-century feuds in Iceland) and biographies of both secular and ecclesiastical leaders. Their significance and enduring appeal in European historiography stems not only from their rich portrayal of individuals and events in medieval Iceland, but also their contribution to the history of the countries in the North Atlantic region. Snorri Sturluson’s *Heimskringla* (The World’s Orb) on the history of Norwegian kings is a case in point.

Icelandic historiography did not develop in isolation despite the country’s remoteness from other European countries. It was moulded by the Christian literary

¹ A number of more specialised historiographical studies have been published in Icelandic and other languages, e.g. on historical writing during the Enlightenment (Sigurðsson, *Íslenskt sagnfræði frá miðri 19. öld til miðrar 20. aldar*), historiographical developments in the 1990s (Guttormsson, ‘Nogle træk af historieforskningen i Island 1990–1996’), social history (Guttormsson, ‘The Breakthrough of Social History in Icelandic Historiography’), and economic history (Jónsson, ‘Icelandic Economic History: A Historiographical Survey of the Last Century’, 44–56). Under postmodernist influences, a collection of essays, *Frá endurskoðun til upplausnar*, offers a re-evaluation of recent historiographical trends in Iceland.

² Tómasson, ‘Old Icelandic Prose’, 64–173.

culture and many of the learned men were educated abroad. Also of significance for the development of historiography was the fact that, until the late Middle Ages, Iceland belonged to a common language region covering Scandinavia and, to certain extent, northern Scotland, the Scottish Isles and Greenland.³ In the late thirteenth century, Iceland came under the rule of Norwegian kings, and then the Danish realm a century later, not gaining full independence until 1944. For more than five centuries, or until the end of the First World War, Copenhagen was the cultural centre for Icelanders and those having the means and social status would go to study at the University of Copenhagen.

After a long period of decline, historical writing gradually revived with the rise of humanism in the early seventeenth century. The best-known work of the century is Arngrímur Jónsson's, *Crymogæa* (a Greek translation of the name Iceland), published in Hamburg in 1609 in Latin and aimed at international audience. Arngrímur Jónsson was the first 'to transform thirteenth- and fourteenth-century saga narrative into history proper as understood by early-modern historiographers'.⁴ In the book, Jónsson seeks to give a coherent account of Icelandic history from the settlement period to his times, viewing the past, especially the Commonwealth, as a lost golden age.⁵ Under the influence of humanism, interest in medieval Nordic history increased and led to publications of Old Icelandic literature. Icelanders were in a unique position to study and publish these sources as they were still able to read medieval texts. A sizeable group of Icelandic students in Copenhagen was hired to work on these sources and prepare them for publication.⁶ Until the twentieth century, Nordic medieval studies, with particular emphasis on philology, were the main preoccupation of Icelandic historians.

The Enlightenment brought a resurgent interest in history writing among the small elite of officials and learned men in Iceland. Often critical of the vigorous literary tradition among the common people, including the epic poetry called *rímur* (rhymes), various stories judged to be immoral, and even many of the medieval sagas, the church and the learned men saw it as their duty to provide the nation with more constructive reading. The works of Bishop Finnur Jónsson (on the history of the Icelandic church) and his son, Bishop Hannes Finnsson (on population history and famines), Jón Espólin (church history and the history of Iceland), and Magnús

³ Sigurðsson, *Íslenskt sagnfræði*, *op. cit.*, 149–50 ; Sigurðsson, 'Þróun íslenskrar sagnfræði frá miðöldum til samtímans', 12.

⁴ Jónsson, 'The Latin of the North: Arngrímur Jónsson's *Crymogæa* (1609) and the Discovery of Icelandic as a Classical Language', 2.

⁵ Eggertsdóttir, 'From Reformation to Enlightenment', 190.

⁶ Kristjánsson, *Nú heilsar þér á Hafnarhlóð. Ævir og örlög í höfuðborg Íslands 1800–1850*.

Stephensen (history of the eighteenth century and legal history) were the most important contributions to historiography of the late eighteenth and early nineteenth century.⁷

There was a marked change in Icelandic historiography in the course of the nineteenth century with growing nationalist sentiments in Iceland and the community of Icelandic students and intellectuals in Copenhagen. Thus, history played a crucial role in the construction of Icelandic national identity and the formulation of Icelandic demands in the political struggles with the Danish authorities. In the 1850s and 1860s, for example, historical evidence was shrewdly applied by the leader of the nationalist movement, Jón Sigurðsson, to support his arguments for increased autonomy for Iceland, in addition to his financial claims against Denmark for their alleged mismanagement of the island in the past. While his historical interpretations were generally rejected out of hand by the Danes, they were universally accepted in Iceland and served as a fundamental claim in the Icelanders' campaign for independence.

History served other roles in Icelandic identity politics in the late nineteenth and early twentieth centuries. First, it was used to place Iceland in relation to 'civilized' Europe, emphasizing the cultural contributions of medieval Icelanders to the development of European culture and thus the 'Europeaness' of their modern descendants. This was, similar to Arngrímur Jónsson before, in part a response to frequent comments made by foreign authors describing the Icelanders' alleged incivility. Second, history was a crucial factor in defining the Icelandic nation, as both different from and connected to the other Scandinavian nations. These two functions were tightly interwoven in what can be termed as the 'Icelandic national narrative', recounting the continuous story of the nation from its beginning in the medieval 'golden age' to the present day.

If one can single out a particular creator of this national narrative, it would be the first professor of history at the University of Iceland, Jón Jónsson Aðils. In a series of public lectures, delivered in Reykjavík during the first years of the twentieth century, he both highlighted the glorious first centuries of Iceland's history (published as *Gullöld Íslendinga* – Iceland's Golden Age – in 1906), and traced the history of Iceland from that golden age to his own time (*Íslensket þjóðerni* – Icelandic nationality – published in 1903). The message of this historical narrative was clear: There was a direct relationship between the nation's level of self-determination and its well-being, and what the nation once had been, it could become again, if only it reclaimed its ancient liberty. This view of Icelandic history reached doxical status in Icelandic society in the early twentieth century. It was disseminated through

⁷ Sigurðsson, *Íslensket sagnfræði...* *op. cit.*

historical primers, including influential books on Icelandic history by Jónas Jónsson, published in 1915–1916, and used in Icelandic primary schools into the 1960s, and was repeated in countless public statements, literary works, festivals, etc. In this sense, history played an important role in formulating Icelandic national identities and the political agenda in Iceland as the country modernised, making the historians, to borrow Pierre Nora's expression, 'moitié prêtre, moitié soldat' of the emerging nation state.⁸

Although political nationalism informed much of what was written about Icelandic history for much of the nineteenth and twentieth centuries, it would be an oversimplification to brand everything written in Iceland in the period on historical matters as nationalist propaganda. The pioneer of Icelandic political nationalism, Jón Sigurðsson, was for example also a meticulous and productive editor of historical sources. Among the publications he initiated are two multivolume series of historical documents, *Diplomatarium Islandicum* (16 vols., 1857–1972), *Lovsamling for Island* (21 vols., 1853–1889), and a series of economic statistics, *Skýrslur um landsbægi á Íslandi* (5 vols., 1858–1875), which are all still of great use to historians. For a long time, the Icelandic Literary Society (*Hið íslenska bókmenntafélag*) in Copenhagen, founded in 1816, published most of these historical series, but gradually publication activities moved to Iceland. In 1902, the Icelandic Historical Society (*Sögufélag*) was founded in Reykjavík, with the specific mission of printing historical sources. It launched a new journal in 1918, *Blanda* (Mélange), publishing various documentary morsels from manuscripts preserved in the Icelandic National Library, short biographies, genealogy, etc.

After the Second World War and the foundation of the republic in 1944, most of the political incentives of nationalist historiography were removed. This did not lead to an immediate paradigm shift in the Icelandic history writing as the basic premises of the Icelandic national narratives were still unchallenged. In the 1960s and 1970s there was, however, increasing criticism of the traditional metanarrative. Inspired by the radicalism of the time, a growing number of historians questioned the nationalist paradigm which portrayed pre-industrial peasant society as egalitarian and its political leaders progressive. A new understanding emerged in which inequality, class divisions and exploitation were seen as predominant characteristics of pre-industrial society, and conservative strands of Icelandic politics during the independence struggle were stressed, most strongly manifested in stringent social legislation and other restrictions on personal liberties. Obviously, Icelandic historians were increasingly influenced by international currents, in particular materialism and 'history from below,' which became pronounced in various studies of the living

⁸ Nora, 'Entre Mémoire et Histoire: La problématique des lieux', 27.

conditions of social groups and classes. Most young historians who pursued doctoral degrees went abroad to study, both in Europe and the United States. Inevitably, they brought new methodological currents into Icelandic historiography. In the 1970s and 1980s, economic history and the ‘new social history’ enjoyed considerable popularity, especially demographic history, but since the early 1990s Icelandic history has become more diverse with the rise of fields such as microhistory and the ‘new’ cultural history.

Professionalization and the infrastructure of history

The study of history in Iceland has always been circumscribed by the smallness of the academic community and the limited specialisation of the history profession. However, the position of academic history is one thing, the standing of history in the national culture is another. History has long had great attraction for the general public, and its influence has gone far beyond the boundaries of academia. In fact, during the greater part of the twentieth century, history writing was mainly in the hands of people outside the academic discipline of history: both academics in other professions and lay historians who have always been keen students of local history, genealogy and biography.

Academic history, as a separate field of study, is of relatively recent origin in Iceland and has mostly been confined to the University of Iceland, the only university in the country with a full degree programme in history. For the greater part of the twentieth century, the subject formed part of a programme in Icelandic Studies (*Íslenske fræði*) at the University of Iceland, together with Icelandic language and literature. This was one of the four original study programmes offered at the University (the other were theology, medicine and law), founded in 1911. For a master’s degree in Icelandic studies, students were examined in three subjects: Icelandic language, Icelandic literary and cultural history, and the history of Iceland. In the beginning, only a research master’s degree was on offer, but in 1934 a specific degree for secondary school teachers was added. In the 1940s and 1950s, the study programmes at the university slowly diversified. Thus, in 1951, Icelandic and world history were offered as topics of study towards a bachelor’s degree, which was specifically tailored for elementary school teachers. It was only, however, in 1965 that history became a fully independent subject within the Faculty of Humanities, offering students a BA degree in history, including one or two minor subjects. The master’s programme was reorganized at the same time with a special two-year master’s programme in history (the degree was called *cand. mag.* until 1990, when the name was changed to MA in compliance with international norms). From the foundation of the university, all of its faculties could award doctoral degrees, but

special doctoral programmes – including one in the Department of History – were only introduced at the university in the early 1990s.⁹ Since its foundation in 1971, The Institute of History at the University of Iceland has been a leading research institute promoting the study of history and publishing by the academic staff as well as other researchers.

The integration of history into the study of Icelandic literary culture in general had significant implications for the development of the discipline and shaped historians' research interests and methodology. Academic historians worked by and large in the philological tradition under the spell of the nationalist paradigm, focusing on the cultural, political and legal history of the late Medieval and Early Modern era, in particular the rise and fall of the Old Icelandic 'Commonwealth.' Thus, all the five tenured history professors serving at the university in the period 1911–1951 were specialists in Medieval and Early Modern history. There was, however, not much teaching and research on the nineteenth and twentieth centuries as demonstrated by the fact that a survey of the nineteenth-century history of Iceland was not published until the 1950s; comparable work on the twentieth century first appeared in 2002.

History attracted ever greater numbers of students from the 1970s onwards, rising to 220-300 in recent decades. Female students have always been in the minority in the history department, but their number has grown fast in recent decades accounting for about 40% of students. A concomitant increase in the number of tenured staff has occurred, rising from four in 1970 to 12 in 2015, in addition to part-time teachers. History positions were also established in the Iceland University of Education (which merged with the University of Iceland in 2008) and later at the University of Akureyri in the North.

⁹ Hálfðanarson, Matthíasdóttir and Guðmundsson, *Aldarsaga Háskóla Íslands. 1911–2011*.

The theme and structure of this special issue

The nine essays in this special issue vary greatly in content, their approach and style, reflecting the different interests and backgrounds of the contributors. We can, however, detect common threads that highlight some of the salient features of modern Icelandic historiography. One is the substantial influence of nationalism on both academic and popular understandings of history from the second half of the nineteenth and well into the twentieth century. History became a powerful tool in the hands of the leaders of the emergent nationalist movement, as described above, in constructing a new interpretation of Iceland's past to legitimate and support their aspirations for greater political autonomy for Iceland. A central theme in this new historical interpretation was the story of a nation that lost its freedom to foreign powers and had to suffer decline and degradation as a result. This view had an enduring effect on historiography that only started to subside in the 1970s and 1980s when a more critical reconstruction of the past emerged under the influence of radicalism and an emphasis on 'history from below.' The philological tradition, which had dominated Icelandic history writing, gradually gave way to a more social science-oriented approaches and increased interest in the modern epoch with studies of the modernisation process, urbanisation, social structure, and economic development. Again in the last two decades and very much in line with international trends, a distinct shift in Icelandic historiography can be discerned away from social science history toward a more culturally oriented history, 'from explanation to meaning, from causes to understanding,' as David Cannadine has put it.¹⁰

Another thread is professionalization and specialisation within the community of historians in the last half a century. As the essays vividly demonstrate, there was a proliferation of sub-disciplines and the content and methods of historical studies expanded enormously, although historical scholarship in Iceland continued to be primarily focused on the history of Iceland.

The essays in this issue can be divided into two categories; the first two articles examine historical writing on two particular periods of Icelandic history, the Middle Ages and the Early Modern period, while the other seven essays survey the developments of individual sub-disciplines. The first essay, written by Sverrir Jakobsson, traces the evolution of historiography on medieval Iceland, commonly defined in Iceland as the period from the beginning of the settlement of Iceland to the Lutheran Reformation in the mid-seventeenth century (from around 870 to 1550). He sees nationalism as the dominant trend in Icelandic historiography from the 1840s and right to the middle of the twentieth century, when other modes of

¹⁰ Cannadine (ed.), *What is History Now?*, xi.

interpretation became more prominent. After the Second World War, the main ‘systems of interpretation’ were the functionalist model and the materialist school, whereas in the last three decades three trends have been prominent: critical historiography and re-interpretation of key texts; social anthropology approaches using the sagas as source material; and a growing interest in hitherto neglected texts as source material for values and attitudes in the spirit of New Cultural History.

Anna Agnarsdóttir and Hrefna Róbertsdóttir analyse the historiographical trends on the Early Modern period, giving research since the 1980s the greatest weight. They point out that academic interest in this period was limited until the last quarter of the twentieth century when a number of substantial works appeared. During the present century, the appeal has not lessened, partly because of better access to primary sources. Political, economic and social history have flourished while cultural history appears now to be gaining ground. The authors discern a trend to revise the traditional view of the period, no longer seen as a dark, depressing period under Danish tyranny but as a dependency of Denmark, and which was possibly neglected by the royal government at first but consciously developed into its role in the Danish Empire.

Ólöf Garðarsdóttir maps the emergence of social history in the Icelandic historiography of the 1970s and 1980s. Under the influence of the French ‘Annales School’ and the so-called Cambridge Group, Icelandic historians began to explore the rich Icelandic demographic source material for information on the dynamics of population change in the past, on changes in family structures, the history of childhood, and changes in socialisation practices and education. The growing emphasis on social history opened a period of thorough revision of Icelandic history and more critical outlook on the national narrative that had dominated Icelandic history writing for much of the twentieth century.

In his essay on economic history, Sveinn Agnarsson points out how the campaign for self-rule stimulated interest in economic history in the latter half of the nineteenth century. Topics such as the problems and possibilities of development in agriculture and foreign trade were studied under the influence of the nationalistic view of history. Agnarsson argues that the 1970s and the 1980s were times of great changes as economic history gained more popularity and became a more specialised field with its own tools and techniques. The nationalist interpretation of history was critically examined and a lively debate ensued on the forces that had held the agricultural economy in check, with the ‘revisionists’ arguing that landowners and the institutional setup, including restrictions on labour mobility and labour bondage, had prevented modern economic development. The author maps out the themes and

methodology of the main research areas, including agriculture, fisheries, trade, economic growth and modernisation, and economic policy.

In an essay on political history, Ragnheiður Kristjánsdóttir offers an assessment of vast themes such as the emergence of a modern state apparatus in Iceland and the rise of modern politics. She stresses that the development of modern democratic politics was intertwined with that of a new nation state emphasising the cultural unity and historical importance of the Icelandic nation. Kristjánsdóttir examines the politics of independence, a central theme in modern historiography, but she also pays attention to history writing on the democratic system, social movements, political parties and political languages. In all these cases, one can trace a historiographical trend from political and economic explanatory models towards social, linguistic and cultural ones. The exception is the history of twentieth-century party politics, which is still trapped within the narrative framework of the Cold War.

Sigurður Gylfi Magnússon examines historical writing within the framework of microhistory, the most recent – and a vibrant – sub-discipline in Icelandic historiography. Stressing the close links between the rise of microhistory and the rich scribal culture in the country, Magnússon pays considerable attention to the vast sources at hand – and then primarily sources which can be called ‘ego-documents.’ Magnússon himself has played a key role in developing a distinctive variant of microhistory using the term ‘singularization of history’ to describe this methodological approach. The article elaborates on the ideas and methodology of the ‘Icelandic school of microhistory,’ discusses its possibilities, and places it in international context.

Davíð Ólafsson and Ólafur Rastrick underline the interdisciplinary character of cultural history and seek to make sense of practices and areas of emphasis in such a varied field. The demarcation refers both to what has been delimited internationally as academic cultural history and what they see as areas of cultural history that have been important for the development of Icelandic historiography in general. They focus on four thematic areas of historical research that they consider central in cultural history: popular culture and ethnology, literacy and book culture, identity, nationality and memory, and moral regulation and emotions.

Erla Hulda Halldórsdóttir explores the emergence of women’s and gender history in Iceland since the early 1970s and how it affected Icelandic history writing and has been represented in historiography in general. She stresses that Icelandic historiography is different from ‘canonised mainstream European historiography,’ which assumes a coherent process from women’s history to gender history. On the contrary, Icelandic research and writing is characterised by gaps and ruptures – leaps instead of the steady flow of research, debates, new theorisation and perspectives. It

is therefore necessary to take into account national and cultural differences and histories when assessing national historiography.

In an essay on the history of Iceland's foreign relations in the second half of the twentieth century, Guðni Th. Jóhannesson argues that both this subject and its studies have developed from seclusion to internationalization. Jóhannesson concentrates on the five following research areas: the Second World War, the Cold War, Iceland's fishing disputes, the 'Cod Wars,' European integration, and Iceland's economic collapse in 2008. Furthermore, he discusses the effects that the smallness of Iceland's academic community has had on historical research, the political exploitation of the country's international history, and the challenges facing foreign observers who want to examine this topic.

References

- Aðils, Jón Jónsson, *Íslenzket þjóðerni. Alþýðufyrirlestrar* (Reykjavík: Sigurður Kristjánsson, 1903).
- _____, *Gullöld Íslendinga. Menning og lífshattir fædra vorra á söguöldinni* (Reykjavík: Sigurður Kristjánsson, 1906).
- Cannadine, David (ed.), *What is History Now?* (Basingstoke: Palgrave, Macmillan, 2002), vii–xiv.
- Eggertsdóttir, Margrét, 'From Reformation to Enlightenment', in Daisy Newman (ed.), *A History of Icelandic Literature* (Lincoln: University of Nebraska Press, 2006), 174–250.
- Hálfðanarson, Guðmundur, Sigríður Matthíasdóttir and Magnús Guðmundsson, *Aldarsaga Háskóla Íslands. 1911–2011* (Reykjavík: Háskólaútgáfan, 2011).
- Gunnarsdóttir, Hilma, Jón Þór Pétursson and Sigurður Gylfi Magnússon (eds.), *Frá endurskoðun til upplausnar* (Reykjavík: Miðstöð einsögurannsókna og Reykjavíkúrákademían, 2006).
- Guttormsson, Loftur, 'Nogle træk af historieforskningen i Island 1990–1996', *Historisk Tidsskrift för Finland* 83, n° 3 (1998): 84–95.
- _____, 'The Breakthrough of Social History in Icelandic Historiography', in Frank Meyer and Jan Eivind Myhre (eds.), *Nordic Historiography in the Twentieth Century* (Oslo: University of Oslo, 2000), 265–279.
- Jensson, Gottskálk, 'The Latin of the North: Angrímur Jónssons' *Crymogæa* (1609) and the Discovery of Icelandic as a Classical Language', *Renaissanceforum* 5 (2008): 1–28.
- Jónsson, Guðmundur, 'Icelandic Economic History: A Historiographical Survey of the Last Century', *Scandinavian Economic History Review* 50, n° 3 (2002), 44–56.

- Kristjánsson, Aðalgeir, *Nú heilsar þér á Hafnarslóð. Ævir og örlög í böfuðborg Íslands 1800–1850* (Reykjavík: Nýja bókafélagið, 1999).
- Nora, Pierre, 'Entre Mémoire et Histoire: La problématique des lieux', in Pierre Nora (ed.), *Les Lieux de mémoire* (Paris: Quarto Gallimard, 1997 [1984]) vol. 1, 23-43. *Saga* 38 (2000).
- Sigurðsson, Ingi, *Íslenskt sagnfræði frá miðri 19. öld til miðrar 20. Aldar* (Reykjavík: Sagnfræðistofnun Háskóla Íslands, 1986).
- _____, 'Sagnfræði', in Ingi Sigurðsson (ed.), *Upplýsingin á Íslandi. Tíu ritgerðir* (Reykjavík: Hið íslenska bókmenntafélag, 1990), 244–268.
- _____, 'Þróun íslenskrar sagnfræði frá miðöldum til samtímans', *Saga* 38 (2000): 9–32.
- _____, 'The Professionalization of Icelandic Historical Writing', in Frank Meyer and Jan Eivind Myhre (eds.), *Nordic Historiography in the Twentieth Century. Nordic Historiography in the Twentieth Century* (Oslo: University of Oslo, 2000), 149-163.
- Tómasson, Sverrir, 'Old Icelandic Prose', in Daisy Newman (ed.), *A History of Icelandic Literature* (Lincoln: University of Nebraska Press, 2006), 64-173.